

## SYNTHÈSE PERSONNELLE

### Portrait sonore

L'idée de réaliser un portrait sonore sur le Musée d'art et la rue Maréchal Joffre m'a immédiatement inspirée. Un espace cosmopolite, culturel et vif. Je visualisais la rue et le musée et m'imaginai le nombre de sons divers que nous pourrions utiliser. Mais une fois sur le terrain, mon esprit était tenté de vanter les caractéristiques visuelles du lieu : les pâtisseries orientales baignées dans d'étranges lumières artificielles ou la charmante simplicité de la laverie structurée par d'épaisses lignes bleues. J'ai dû me persuader à les oublier et à me focaliser sur les sons, à ouvrir mon ouïe d'une manière que je fais peu. En apprivoisant le lieu de la sorte, je l'ai vu autrement et désiré creuser davantage les recherches. Cette étape d'apprivoisement était sensorielle, instinctive, le son nous conduisait là où il semblait étonnant. Il nous montrait sa particularité, sa diversité. Après ces agréables instants d'improvisations, est venu ensuite le moment de réfléchir plus concrètement à notre projet. Je délaissai légèrement l'idée de suivre un fil directif précis, privilégiant nos enjeux de départ qui étaient ceux d'un espace contrasté où règne la diversité. Y avait-t-il besoin obligatoirement d'une ligne à suivre ? Ne pouvions-nous pas simplement nous laisser guider par nos impressions ? Godard faisait bien de l'improvisation, non ? J'ai compris par la suite de l'importance du travail antérieur écrit. Il ne suffisait pas de nos notions d'espaces, de diversité ou de contrastes entre deux lieux pour donner une voix à notre création. De plus, il était dur de construire un scénario, de réaliser un synopsis en étant basé uniquement sur des sons. Tout comme la question de point de vue ne m'a pas réellement interpellé, étant pourtant primordial. Nous avons alors choisis d'emprunter le point de vue d'une femme amenant son amie à visiter un quartier qu'elle connaît dans les moindres recoins, la promenant alors de lieux en lieux.

Une fois notre dossier bouclé, il fallait retourner sur les lieux. Le déroulement était plus facile, nous savions ce qu'ils nous fallait. Est venue alors l'étape des questions et problèmes plus techniques. Pour quels matériels opter dans le but de rendre le mieux possible compte de l'intérêt du son ? C'est dans ces situations de prise de choix qu'on réalise de la complexité de ce travail. Quelque part j'étais légèrement déçu, il faut recommencer, les casques ou micros ne marchent pas, tout ne se passe pas comme prévu et un grande partie du temps est pris par les soucis matériels. De plus, devant tourner un lundi, de nombreux commerces avaient leurs portes fermées. Mais les imprévus ont leurs parts tout aussi avantageuse et agréable. Les contraintes nous amènent à de nouvelles idées, on cherche plus loin, et trouve par exemple une fête foraine vide. Les bruits de machines tournent et s'animent en continu, alors que seul le forain les accompagne, des rires de clown à la provenance incertaine vont-et-viennent. Une piste qui s'inscrit finalement comme une évidence dans notre projet. Le travail sur le terrain m'a fait comprendre de l'aspect social du travail de réalisation. Il faut savoir demander, expliquer; une grande partie des commerçants ont été réceptifs, et on va à ce moment là encore plus loin que prévu. Comme cette commerçante de la boutique "Bientôt" nous a actionné ses objets ou gadgets

aux bruits particuliers. Toujours dans la notion d'échange social, le tournage nécessite également une certaine coordination de groupe, chacun a son rôle et ses initiatives. Chose qui s'est avérée assez bancale dans notre groupe, qui manquait parfois de réactivité et de prise en main. Il n'a pas été facile de montrer qu'il ne fallait pas hésiter à proposer, agir et donner son avis. Mais il ne s'agit pas que des autres, je devais montrer mon ouverture vis-à-vis de nouvelles propositions, ou que toute remarque pouvait être pertinente. Malgré l'aspect documentaire, le travail sur la gestion "d'acteur" s'est aussi présenté. Des légères voix devaient chuchoter quelques réactions face aux oeuvres du musée. Mais une fois l'enregistrement démarré, nos "acteurs" nous présentent les oeuvres au lieu de les commenter naturellement. Comment faire comprendre à l'interlocuteur le ton attendu ? J'ai réalisé que le naturel n'était pas si facile à obtenir, qu'une fois le micro à quelques centimètres, la locution est différente. Le tournage pose une constante opposition entre les idées perçues et la réalité. Après quelques efforts pour réussir à être autorisé d'enregistrer dans un kebab (qui était un de nos éléments phares) nous nous sommes rendus compte que les bruits ambiants avait finalement peu d'intérêt pour notre projet. Tout comme un vide grenier ou je me suis rendue par hasard s'est avéré correspondre à nos attentes en matière d'animation et de diversité.

Le tournage n'est jamais réellement terminé mais la phase de derushage et de montage s'impose progressivement. Le démarrage s'est effectué avec lenteur, comme si il y avait une vague à attraper pour trouver l'élan de production. Encore une fois, j'y ai trouvé comme un jeu d'illusion/désillusion. J'avais souvenir de certaines pistes palpitantes et pleines d'intérêt. Mais à l'écoute, un chemin préparé dans un musée apparaît finalement moins pertinent que des rires de tournage involontairement enregistrés. Il faut se laisser tromper, parfois tout re-réfléchir. J'ai perçu de nouvelles essences à notre projet une fois le montage élané. J'ai trouvé que la notion de ballade entre deux amies ne se dégageait pas en analysant nos différentes pistes. Je percevais plus nos sons comme un aimant s'accrochant et divulguant entre multiples passagers ou habitants de notre quartier. Un voyage physique et mental où une nostalgie et des souvenirs venait happer impulsivement l'esprit de nos protagonistes. Cette nouvelle vision a servi à me guider pour le montage, bien qu'elle ne soit pas l'idée directrice de base. Les notes et les bruits sonnaient ensuite plus cohérents et sensés, le portrait sonore pouvait alors prendre une tournure étrange et abstraite sans paraître pour autant superflue. Mais avoir la tête concentrée sur un même montage à plusieurs reprises de suite me faisait perdre de la distance et me donnait envie de recommencer le montage à zéro. L'erreur par laquelle nous sommes totalement passé est de vouloir utiliser toute les pistes. On y trouve en chacune une qualité et on l'imagine intégrée à la création finale sans souci. À la différence des documentaires de Wang Bing, d'une durée souvent supérieure à deux heures, il fallait faire des choix et une importante sélection pour ne pas dépasser la limite des six minutes. Il ne fallait en plus pas négliger les silences, ils font encore plus résonner les sons autour d'eux. J'ai trouvé l'étape du montage autant étrange que amusante. Le rapport à la fiction et à la réalité devenait de plus en plus flou, on transformait et re-créait le réel et semblait s'approcher à la fois du faux et de la vérité. À échelle plus réduite, on transforme les pistes, on fait varier leur volume ou on les décompose totalement : ne nous rapprochons-nous pas de la tricherie ? En suivant cette idée, ça signifierait que l'authenticité des sons des films de la Nouvelle Vague serait donc plus proche de la vérité ? Quand Godard laisse les conversations d'un café brouiller le

dialogue des deux jeunes de **Masculin Féminin**, le mensonge serait donc moindre ? Quoi qu'il en soit, on cerne la magie du montage lors de transformation d'un son brut en un son musical, rythmique ou significatif, rendant le concret abstrait. Pendant cette phase numérique, il faut également savoir se mettre à la place du spectateur, prendre sa place et essayer d'emprunter une oreille autre, s'imaginer l'écouter pour une première fois. Chose que j'ai réussi le mieux à faire une fois le projet terminé et l'écoute plus éloigné, c'est à dire une fois la création impossible à modifier. Les écoutes à jefm ou à la radio ne me satisfaisaient alors pas entièrement, bien que je sois fière de l'aboutissement de notre travail, à chaque nouvelle écoute se créaient de nouvelles exigences et remarques. Une satisfaction qui sera alors le fruit recherché de mes objectifs futurs.

Grâce à leurs complexités, toutes ces étapes ont été nécessaires dans le développement mental de mon rapport au son. Je pensais relativement simple le travail du son au cinéma. Du moins, je n'y prêtais pas réellement attention, le pensant juste porteur de l'histoire. Pourtant, qu'il soit off ou in, qu'il s'agisse de bruitage ou de musique, il nécessite une intense réflexion, au même titre que l'image. L'image peut être le dessin du son comme inversement, le son fait osciller l'écran comme inversement. Aujourd'hui les silences de **A Ghost Story** ou les bruits sourds de **Mulholland Drive** retiennent mon attention. Au delà des salles de cinéma, je me surprends à être captivée par les résonances d'un café bruyant ou par les bruits mécaniques de caisses automatiques. C'est une nouvelle perception du cinéma comme c'est un nouveau point de vue sur la vie de tous les jours.